

1806

Autor(en): **Lecomte, H.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue Militaire Suisse**

Band (Jahr): **51 (1906)**

Heft 10

PDF erstellt am: **16.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-338479>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

REVUE MILITAIRE SUISSE

Ll^e Année

N^o 10

Octobre 1906

1806

Au moment où paraissent ces lignes, on célèbre en Allemagne l'anniversaire d'Iéna et d'Auerstädt. Il peut, au premier abord, sembler ridicule de fêter une défaite; et pourtant, en somme, quoi de plus naturel que de se remémorer ses fautes pour en éviter la répétition. C'est pourquoi nous voulons aussi retracer ici brièvement l'épopée de 1806 et chercher à en tirer quelque enseignement pour notre armée.

La Prusse n'avait pas fait partie de la coalition de 1805. Le gouvernement n'avait su se décider ni pour ni contre la France qui avait en Prusse beaucoup de partisans et d'admirateurs. Après Ulm, on avait entamé des négociations équivoques avec les deux belligérants. Finalement la Prusse avait signé, le 15 février 1806, une sorte de traité de paix avec la France, ce qui lui avait attiré des déclarations de guerre de la Suède et de l'Angleterre, sans que cependant de sérieuses opérations militaires eussent eu lieu. Entre temps, Napoléon avait fondé la Confédération du Rhin, qui menaçait les intérêts de la Prusse; il paraissait vouloir se rapprocher de l'Angleterre et on lui prêtait l'intention de rendre à cette puissance le Hanovre qu'il venait de céder à la Prusse.

Craignant une irruption subite de la Grande-Armée qui, depuis la paix de Presbourg, cantonnait dans l'Allemagne du Sud, entre le Main et l'Inn, le roi de Prusse résolut de mobiliser son armée et de la rassembler en Saxe. L'ordre de mobilisation fut donné le 9 août.

Quelques jours auparavant, la paix avait été faite avec la Suède. La mort de Fox avait changé les dispositions du gouvernement anglais, et il n'était plus question de guerre anglo-

prussienne. Cependant, le gouvernement prussien, dont la politique était celle de la chèvre et du chou, ne tenta pas un rapprochement immédiat, par crainte de provoquer cette rupture avec la France que l'on cherchait encore à éviter. On agit à peu près de même envers la Russie, avec laquelle on ne s'allia véritablement qu'après la défaite. Le seul allié de la Prusse fut la Saxe, dont on avait choisi le territoire comme théâtre d'opérations, et qui dut se joindre aux Prussiens, bon gré mal gré.

Napoléon, de son côté, d'après sa correspondance, ne semble pas non plus avoir désiré la guerre avec la Prusse. Le 17 août, il écrivait à Berthier : « Il faut songer sérieusement au retour de la Grande-Armée, puisqu'il me paraît que tous les doutes de l'Allemagne sont levés ». Le 27 août, il écrivait encore : « Le cabinet de Berlin s'est pris d'une peur panique. Il s'est imaginé que dans le traité avec la Russie ¹ il y avait des clauses lui enlevant plusieurs provinces. C'est à cela qu'il faut attribuer les ridicules armements qu'il fait et auxquels il ne faut donner aucune attention, mon intention étant effectivement de faire rentrer mes troupes en France ».

Le 3 septembre il écrit de nouveau : « J'allais vous expédier les ordres pour le retour de l'armée quand j'ai appris que l'empereur de Russie avait refusé de ratifier le traité. Il faut donc attendre quelques jours pour voir à quel parti je m'arrêterai ».

Le 4 septembre, il donne vingt jours de congé à Ney et à Davoust et en promet autant à Berthier. Il leur ordonne cependant de laisser leurs chevaux, bagages et aides de camp à l'armée.

Le 5 septembre seulement il écrit : « Les nouvelles circonstances de l'Europe me portent à penser sérieusement à la situation de mes armées ».

Le même jour il donne l'ordre de faire reconnaître le pays entre Bamberg et Berlin et de se renseigner sur les mouvements des troupes prussiennes. Il ajoute : « Huit jours après que j'en aurai donné l'ordre il faut que toutes mes armées soient réunies à Bamberg et dans la principauté de Bayreuth ². »

¹ M. d'Oubril, ambassadeur russe, avait signé à Paris, en juillet, un traité de paix, d'après lequel les Français s'engageaient à évacuer l'Allemagne.

Ce traité ne fut pas ratifié par le tsar.

² Le quartier-général (Berthier) était à Munich.

Le 1^{er} corps (Bernadotte) était à Anspach.

Le 10, il donne l'ordre de préparer ses chevaux et ses bagages.

Le 12, il écrit au roi de Prusse : « Je viens de faire des dispositions pour me mettre en mesure contre vos forces qui menacent d'attaquer mon armée d'Allemagne... Que Votre Majesté me réponde qu'elle a contremandé ses dispositions et je contremanderai les miennes ».

Le même jour il fait écrire à ses ministres à Berlin et à Dresde qu'il désire véritablement ne pas tirer un coup de fusil contre la Prusse, mais que l'occupation de la Saxe par les Prussiens sera considérée comme un *casus belli*.

Le 13, il en avise Berthier et ajoute : « Toutes les lettres de Prusse sont amicales et je ne crois pas qu'elle envahisse la Saxe ».

Le 17, il parle pour la première fois de la « prochaine campagne ».

Le 19, il fait partir la garde, en charrettes, de Paris pour Mayence.

Le 20, il envoie à Berthier l'ordre de mouvement pour l'armée, soit l'ordre de concentration sur Würzburg, Bamberg et Bayreuth.

Le lendemain il invite la Bavière, le Wurtemberg et les autres états du Sud de l'Allemagne à concentrer aussi leurs troupes.

Dès ce moment la guerre est virtuellement déclarée ; dans une lettre du 24, l'empereur dit : « *l'ennemi* est à Hof, extravagance dont je ne le croyais pas capable, pensant qu'il resterait sur la défensive le long de l'Elbe. »

Le 25, il quitte St-Cloud, le 28 il est à Mayence ; il en repart le 1^{er} octobre et arrive le lendemain à Würzburg où le quartier-général était déjà installé. Il y reste trois jours pour ordonner les mouvements ultérieurs de l'armée.

Nous supposons que le lecteur a devant lui la carte d'Allemagne.

Le 3^e corps (Davoust) vers Nördlingen.

Le 4^e » (Sault) à Passau, sur le Danube.

Le 5^e » (Lefebvre, puis Lannes), vers Würzburg.

Le 6^e » (Ney) à Memmingen, au sud d'Ulm.

Le 7^e » (Augereau) à Francfort.

Ces troupes avec la cavalerie de Murat formaient environ 150 000 hommes.

Le 2^e corps (Marmont) était en Dalmatie.

La garde (Bessières) à Paris.

Le 5, il paraît avoir définitivement pris son parti, car de Würzburg il écrit à Soult, qui se trouvait entre Amberg et Bayreuth : « Mon intention est que vous soyez le 8 à Bayreuth. Vous êtes la tête de ma droite, ayant à une demi-journée derrière vous le corps du maréchal Ney et à une journée derrière 10 000 Bavares ; ce qui fait au-delà de 50 000 hommes. Le maréchal Bernadotte est à la tête de mon centre. Il a derrière lui le corps du maréchal Davoust, la plus grande partie de la cavalerie de réserve et ma Garde ; ce qui forme plus de 70 000 hommes. Il débouche par Kronach, Lobenstein et Schleitz. Le 5^e corps est à la tête de ma gauche. Il a derrière lui le corps du maréchal Augereau. Il débouche par Cobourg, Grafenthal et Saalfeld. Cela forme plus de 40 000 hommes. Le même jour que vous arriverez à Hof, tout cela sera arrivé dans des positions à la même hauteur ».

L'Empereur était, semble-t-il, assez bien renseigné car dans la même lettre il dit : « si l'ennemi fait des mouvements c'est sur ma gauche, puisque le gros de ses forces paraît être à Erfurt », ce qui était en effet le cas.

Le même soir Napoléon part pour Bamberg, d'où il lance une proclamation équivalant à une déclaration de guerre.

Le 7 octobre, il reçoit l'ultimatum prussien, expédié le 25 septembre, *remis à Paris, le 1^{er} octobre*, exigeant l'évacuation de l'Allemagne et demandant une réponse pour le 8 au plus tard !

La réponse était toute faite : 150 000 Français étaient déjà en marche sur la Saxe.

* * *

Voyons ce qu'avaient fait les Prussiens depuis le 9 août, date de l'ordre de mobilisation. Sur les 200 000¹ hommes que comptait l'armée, on en avait laissé, on ne s'explique pas trop pourquoi, une trentaine de mille en Prusse et en Silésie, plus autant dans les forteresses et une quinzaine de mille en Westphalie. Il restait donc pour les opérations en Saxe environ 120 000 hommes auxquels vinrent se joindre 20 000 Saxons ; les deux armées étaient donc numériquement à peu près égales.

Elles étaient loin cependant d'avoir la même valeur. L'armée française aguerrie, manœuvrière, avide de gloire, admirable-

¹ 240 000 sur le papier, mais il ne semble pas y avoir eu sensiblement plus de 200 000 présents sous les armes.

ment organisée en divisions et en corps d'armée, formait, dans la main de Napoléon, un incomparable instrument de combat.

L'armée prussienne était rouillée dans la paix. « L'esprit de l'armée, dit Clausewitz, était très peu guerrier. Les officiers supérieurs étaient presque tous vieux et cassés. L'infanterie était la plus mal armée de l'Europe ; le matériel de l'artillerie, sauf les bouches à feu, ne valait guère mieux ; le soldat était mal nourri et mal vêtu ; tout l'équipement était démodé. L'instruction se perdait dans le pédantisme de détail, sans se préoccuper de ce qui se faisait ailleurs, sans tenir compte de l'expérience des dernières guerres. Les exercices se bornaient à une stérile imitation du passé. Par dessus tout une infatuation qui faisait taire même la timidité naturelle. »

L'organisation était à l'avenant ; il n'y avait pas d'unités au dessus du régiment, mais seulement des inspections d'infanterie, de cavalerie et d'artillerie. Il fallut improviser des divisions lors de la mobilisation.

Cette armée, mal instruite et mal organisée, était encore plus mal commandée. Comme plus tard Napoléon III, le roi de Prusse était à l'armée sans la commander, et le chef nominal, le duc de Brunswick avait, de par ce fait, fort peu d'autorité. Il ne commandait d'ailleurs directement qu'à environ 60 000 hommes. Le prince de Hohenlohe qui ne lui était subordonné que d'une façon très vague, en avait environ 50 000, dont 20 000 Saxons. Le général Ruchel commandait aussi un corps à peu près indépendant d'une vingtaine de mille hommes. Un corps de réserve de 15 000 hommes était commandé par un duc de Wurtemberg.

Vers le 25 septembre, les positions de ces troupes étaient :

Brunswick : de Naumburg à Leipzig.

Hohenlohe : vers Chemnitz.

Ruchel : vers Langensalza.

Wurtemberg : à plusieurs marches en arrière, vers Berlin.

Ce jour-là Brunswick remit au roi son plan d'opérations qui consistait à marcher avec les deux armées principales à travers la forêt de Thuringe sur Meiningen et Hildburghausen et de là sur Schweinfurt ou Bamberg, pour prendre les Français en flagrant délit de concentration. Une division aurait couvert ce mouvement sur la gauche, tandis que sur la droite Ruchel devait contenir Augereau.

Clausewitz et Jomini ont tous deux reconnu que le plan de campagne logique des Prussiens était de rester sur la défensive et de se replier en évitant une bataille décisive jusqu'à l'arrivée des Russes; c'était à cela que Napoléon s'attendait. Mais tel était l'aveuglement du gouvernement prussien et de ses généraux que cette idée si simple et si naturelle ne fut pas même mise en discussion. On voulait à tout prix l'offensive.

Dans cet ordre d'idées, le plan de Brunswick était, à tout prendre, le meilleur qu'on put faire, à condition de l'exécuter de suite et avec la plus grande énergie. Il était peut-être même déjà trop tard, car ce même 25 septembre les corps français commençaient leurs marches de concentration. On avait cependant encore la possibilité d'écraser Lannes, et peut-être aussi Davoust, avant qu'ils eussent été rejoints par Soult, Ney et Augereau qui, repoussés dans des directions excentriques, auraient été battus ensuite séparément.

Malheureusement, soit que l'on ne fût pas prêt, soit que, espérant toujours éviter la guerre, on voulut attendre la réponse au fameux ultimatum, on fixa l'entrée en campagne au 9 octobre, deux mois, jour pour jour après l'ordre de mobilisation!

Entre la Grande Armée et de tels adversaires, le résultat ne pouvait être douteux. Aussi Napoléon ne cessait-il dans ses lettres de répéter: « la Prusse arme, mais si elle ne désarme pas, elle sera battue en peu de jours ». Le 12 octobre il écrivait au roi de Prusse: « Sire, votre majesté sera vaincue. »

*
* *
*

Tandis que le roi de Prusse attend tranquillement à son quartier-général d'Erfurt le retour de son ultimatum, il reçoit, le 4 octobre, la nouvelle que Napoléon a passé à Aschaffenburg et que l'armée française se concentre sur le Haut-Main.

Un grand conseil de guerre, réuni le lendemain à Erfurt, ne peut se mettre d'accord. Il ne peut plus être question d'offensive puisque l'ennemi a pris les devants. Hohenlohe veut l'attendre sur la rive droite, Brunswick sur la rive gauche de la Saale¹; le résultat est que chacun reste de son côté.

¹ Ici Clausewitz et Jomini ne sont plus d'accord.

Clausewitz est pour la rive gauche, c'est-à-dire à peu près pour les positions qui furent prises en définitive entre Iéna, Weimar et Auerstädt, mais en se basant sur Magdeburg et non sur Leipzig, et en prenant une vigoureuse offensive contre Napoléon,

Pendant ce temps, l'armée française marche en trois colonnes, comme il a été dit plus haut, sur Hof, Schleitz et Saalfeld. Le premier choc sérieux a lieu, le 9, à Schleitz, entre la division Tauenzien de l'armée de Hohenlohe et le corps de Bernadotte. Tauenzien est bousculé. Le lendemain, une autre division d'Hohenlohe, celle du prince Louis de Prusse, est battue par Lannes à Saalfeld et perd son chef, l'un des principaux promoteurs de la guerre. Ce jour-là, le gros de Hohenlohe est à Mittel-Pöllnitz, celui de Brunswick et de Ruchel, vers Erfurt ; une division de Brunswick, sous le duc de Weimar, fait une diversion (?) de Meiningen sur Cobourg et Schweinfurth ; le duc de Wurtemberg est à Magdeburg.

A partir de ce moment les événements se précipitent.

Hohenlohe passe la Saale et toute l'armée prussienne se concentre aux environs d'Iéna-Weimar sans que l'on sache si l'on veut livrer bataille ou battre en retraite.

L'armée française, ne trouvant plus rien devant elle, pivote sur sa gauche, tout en repliant sa droite derrière son centre. Le 12 au soir, Murat, Davoust et Bernadotte sont vers Naumburg, Lannes à Iéna, Augereau à Kahla, Ney à Neustadt, Soult, la garde et le quartier-général à Géra.

Le 13, l'Empereur se porte aux avant-postes de Lannes, en avant d'Iéna. Il découvre, entre cette ville et Weimar, le corps de Hohenlohe qu'il évalue très justement à 40 000 hommes et décide de l'attaquer le lendemain. Il croit le reste en retraite sur Magdeburg, tandis, qu'en réalité, Brunswick marche, ce jour-là, de Weimar sur Naumburg, qu'il ne croit pas sérieusement occupé. Ruchel est en réserve derrière Hohenlohe ; Weimar et Wurtemberg n'ont pas encore rejoint.

Le 14, Napoléon, avec les corps de Lannes, Augereau, Ney,

au moment où celui-ci aurait cherché à franchir la Saale. En cas de réussite, Napoléon était acculé à la frontière de Bohême ; en cas d'échec, on avait encore la retraite ouverte sur Magdeburg, et pour peu que Wittemberg fit quelque résistance, on prévenait l'ennemi à Berlin.

Jomini est pour la rive droite. Dans son « Mémoire sur les probabilités d'une guerre avec la Prusse », il estime que les Prussiens doivent se masser entre Saalfeld, Schleitz et Hof, en se basant sur Leipzig et Dresde, chercher à obtenir des succès contre des corps isolés, et manœuvrer par leur gauche, de façon à couvrir leurs communications avec les Russes.

Cette divergence d'opinion entre les deux grands écrivains montre que les deux plans étaient plausibles. Il fallait seulement se décider pour l'un ou pour l'autre. C'est ce qu'on ne sut pas faire.

Soult, la garde et Murat, met en complète déroute Hohenlohe, puis Ruchel qui veut venir à son secours ². Pendant ce temps, Brunswick, marchant de Weimar sur Naumburg, se rencontre vers Auerstädt, avec Davoust que Napoléon a appelé pour tourner la gauche de Hohenlohe. Les Prussiens sont presque deux fois plus nombreux, mais l'audace remplace le nombre. Brunswick est mortellement blessé au début ; le roi n'ose pas risquer une bataille décisive et, après avoir fait abîmer successivement trois de ses cinq divisions, ordonne la retraite sur Weimar. Couverte par les deux divisions fraîches, cette retraite se fait d'abord avec assez ordre, mais elle se croise avec les fuyards d'Hohenlohe ; la nuit vient augmenter le désordre et, le 15, au matin, il ne reste pour ainsi dire pas un bataillon intact des deux armées du roi de Prusse.

Hohenlohe, qui a pris le commandement de ces débris, parvient à atteindre, le 20, Magdeburg. Il y est rejoint par Wurtemberg qui, entre temps, s'est fait battre à Halle par Bernadotte.

A eux deux, ils ont peut-être 45 000 hommes, mais en si piteux état qu'à l'approche de Ney et de Soult, Hohenlohe décampe avec la moitié de son monde, laissant le reste dans la place.

Pendant ce temps, Lannes, Davoust, Murat, Bernadotte, Augereau ont passé l'Elbe à Wittenberg, Dessau et vers l'embouchure de la Saale et marchent sur Berlin. Davoust y entre le 25, l'Empereur le 28. Le même jour, Hohenlohe, qui a cherché à gagner Stettin, est rejoint à Prenzlau par Murat et Lannes et se rend avec tout ce qui lui reste. Son arrière-garde, sous Blücher, se rejette vers l'ouest. Rallié par le duc de Weimar, qui revient de Franconie après avoir échappé au maréchal Soult, Blücher est traqué par ce maréchal, Bernadotte et Murat. Il atteint Lübeck et cherche à s'y maintenir, mais il est battu et forcé de capituler à son tour, le 7 novembre.

Le lendemain, Magdeburg se rend et Ney y fait 22 000 prisonniers.

Un mois après l'entrée en campagne, la Prusse est conquise et son armée détruite. Pour ainsi dire pas un homme n'a repassé l'Oder. Le roi, réfugié à Königsberg dans la Prusse orien-

¹ Nous comptons publier dans notre prochain numéro un récit inédit de cette bataille par un officier suisse qui y prit part.

tale, n'a plus que cette province et les troupes qu'il y avait laissées.

*
*
*

Recherchons maintenant les causes de cette débâcle presque sans exemple dans l'histoire.

Pourquoi l'armée prussienne, qui passait pour être — ou tout au moins qui croyait être — la meilleure de l'Europe, a-t-elle été si facilement et si complètement vaincue par Napoléon ?

Nous avons vu que la supériorité numérique n'a joué là aucun rôle, les deux armées agissant en Saxe étant de force sensiblement égales. Les Prussiens auraient pu, il est vrai, en attirant à eux la réserve du duc de Wurtemberg et les troupes laissées en Prusse et en Silésie, avoir 50 000 hommes de plus sur le théâtre des opérations. Mais si l'on considère que Davoust triompha d'un nombre presque double de Prussiens, il est permis de croire que ce renfort n'aurait pu empêcher la défaite.

Nous devons donc nous demander si le résultat fut dû plutôt à la supériorité intrinsèque de l'armée française, ou au génie stratégique de Napoléon ?

Sans vouloir rabaisser aucunement le génie du grand empereur, il nous semble que, même à talents égaux, la partie était pour lui gagnée d'avance.

Comme nous l'avons dit plus haut, l'armée française était aguerrie, l'armée prussienne était rouillée dans la paix. C'était le duel d'une fine lame contre un lourdeau. Dans ces conditions, le coup tout indiqué était le coup droit, et c'est celui que Napoléon porta. Ses corps d'armée cantonnaient dans un demi-cercle dont Bamberg était le centre : il était donc naturel qu'il les y concentrât. De Bamberg le plus court chemin sur l'Elbe, et de là sur Berlin, était par Schleitz et Leipzig ; il était donc logique qu'il y marchât. Mais eût-il fait autrement, eût-il marché par une autre route, il est probable que le résultat final eut été à peu près le même. S'il avait attaqué de front par la forêt de Thuringe, il eût peut-être fait quelques milliers de prisonniers de moins et les débris de l'armée prussienne auraient probablement pu repasser l'Oder, mais sa victoire n'en aurait guère été moins certaine. A forces à peu près égales, il aurait battu les Prussiens en tout et partout. Les batailles de Schleitz, Saalfeld, Auerstädt et Halle l'ont prouvé.

C'est donc moins dans le génie stratégique de Napoléon que dans la supériorité intrinsèque de l'armée française, qu'il faut rechercher les causes de la victoire.

L'armée prussienne savait obéir dans la caserne et manœuvrer sur la place d'exercice. L'armée française savait non seulement cela, mais aussi manœuvrer et combattre sur un champ de bataille.

L'armée prussienne, nous l'avons dit, était rouillée dans la paix et ses chefs étaient endormis sur leurs lauriers fanés.

Le peuple ne prenait aucun intérêt à la guerre et le gouvernement ne cherchait pas à l'y intéresser.

Les officiers, d'autre part, dans leur aveuglement, parlaient avec mépris des Autrichiens et des Russes qui s'étaient laissés battre à Ulm et à Austerlitz; ils croyaient que l'armée prussienne, héritière des traditions de Frédéric-le-Grand, n'aurait qu'à se montrer pour mettre en fuite les bandes armées de l'usurpateur Corse.

Un peuple désintéressé de son armée, un gouvernement lésinant sur les dépenses militaires, un corps d'officiers imbu de lui-même et sourd et aveugle à ce qui se passait autour de lui, voilà les vraies causes de la défaite des Prussiens.

*
* *
*

L'armée prussienne était cependant, sans contredit, plus disciplinée que l'armée française et lui était supérieure pour la manœuvre formelle. Sa défaite pourrait donc, à première vue, fournir un argument à ceux qui, chez nous, attachent peu d'importance à la discipline et aux manœuvres formelles et ne voient de salut que dans la pratique assidue et presque exclusive du service en campagne.

Et pourtant rien de plus spécieux qu'un tel argument. Tout d'abord, le service en campagne tel qu'on peut le pratiquer autour de nos places d'armes, n'a qu'une ressemblance fort lointaine avec celui qu'on pratiquait autour d'Ulm et d'Austerlitz. Ensuite, il ne faut pas oublier qu'avant ces mémorables journées, il y avait eu les longs mois du camp de Boulogne, où l'on avait exercé non pas le service en campagne, mais la manœuvre formelle et le service intérieur. L'habitude de vivre en pays conquis avait quelque peu relâché les liens de la discipline, surtout en ce qui concernait les rapports avec la population civile.

Cependant, ce relâchement n'était qu'apparent; au jour du combat, le soldat français était vraiment discipliné, c'est-à-dire dans la main de ses chefs, parce qu'il les avait vu au feu et qu'ils l'avaient conduit à la victoire. Il était aussi manœuvrier parce qu'il avait appris, sur les champs de bataille, à appliquer les formes qu'on lui avait enseignées sur la place d'exercices.

Le soldat prussien, d'autre part, obéissait et manœuvrait par habitude comme un animal bien dressé. Le jour où, sur le champ de bataille ses chefs voulurent lui faire exécuter des exercices qui ne rentraient pas dans son dressage, toute sa discipline et son habileté manœuvrière si vantées s'évanouirent comme fumée au vent, parce que les formes qu'il avait apprises ne correspondaient pas aux circonstances dans lesquelles il se trouvait brusquement placé.

Ce n'est pas parce qu'il exerçait la forme que le Prussien fut battu, c'est parce que chez lui la forme avait tué l'esprit, tandis qu'au contraire chez le Français l'esprit avait vivifié la forme.

Continuons donc à cultiver la forme dans notre armée; élevons-la dans de bonnes traditions de discipline sévère et de manœuvres exactes, et réduisons au strict nécessaire le service en campagne, qui ne sera jamais qu'un pâle reflet de la réalité. En même temps étudions sans cesse ce qui se passe ailleurs, profitons des expériences des guerres récentes, de façon à ce que les formes que nous enseignons soient adaptées aux perfectionnements des armes et aux progrès de l'art militaire en général.

L.

